

« Comme il faut bien réussir quelque part... » Production sociale de soi et mouvance *hip-hop*

Caroline de Saint-Pierre

Volume 22, numéro 1, 2000

Musiques des jeunes
Music and Youth

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1087845ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/1087845ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (imprimé)
1708-0401 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de Saint-Pierre, C. (2000). « Comme il faut bien réussir quelque part... » : production sociale de soi et mouvance *hip-hop*. *Ethnologies*, 22(1), 193–219. <https://doi.org/10.7202/1087845ar>

Résumé de l'article

La rencontre sur le terrain de jeunes Noirs, immigrants de deuxième génération, résidant dans le quartier Cergy-Saint-Christophe d'une ville nouvelle de la banlieue parisienne, permet de déconstruire une façon particulière de constituer des groupes autour de mouvances musicales et d'utiliser et de concevoir l'espace urbain. Ces jeunes, mal connus des intervenants de leur milieu, affichent de façon bruyante et voyante une allure nouvelle, se divisant en groupes organisés autour de la musique, soit le hip-hop et le rap pour les uns et le soul et le funk pour les autres. Le découpage des groupes de jeunes est à la fois spatial, temporel, ethnique et musical. Les sports pratiqués, la tenue vestimentaire, la façon d'occuper les temps libres sont autant d'éléments qui diffèrent d'un groupe à l'autre, dans une logique de différenciation qui permet à chacun de construire son identité. La participation à ces mouvances tend à s'opposer à l'engagement scolaire et constitue une sorte d'espace alternatif d'intégration sociale et de valorisation. L'analyse de l'utilisation de l'espace urbain et du discours sur la ville permet de mettre en relief la façon dont ces jeunes valorisent la modernité, en ce qu'elle serait susceptible d'instaurer des brassages de population qui leur permettraient de se sentir à égalité et d'être mieux acceptés socialement.

« COMME IL FAUT BIEN RÉUSSIR QUELQUE PART... » Production sociale de soi et mouvance *hip-hop*

Caroline de Saint-Pierre

Centre d'anthropologie des mondes contemporains
EHESS, Paris

En 1990, j'ai entrepris un travail de terrain qui a duré plusieurs années et à l'occasion duquel je me suis intéressée à des jeunes, ayant autour de 16 ou 17 ans, qui passaient de longs moments ensemble sur la place du marché d'un quartier, Cergy-Saint-Christophe¹, situé dans la ville nouvelle de Cergy-Pontoise, à 30 km au nord-ouest de Paris².

Debouts ou assis sur un muret, ils se tenaient là à discuter, à écouter de la musique rap avec un gros poste, certains se livraient quelquefois à une démonstration de *break-dance*. Ils avaient un certain style d'habillement peu

-
1. Cette enquête fait partie d'une recherche plus large qui s'est poursuivie jusqu'en 1997 et qui a trait aux processus sociaux et symboliques de la constitution de la ville d'aujourd'hui. Ce travail a donné lieu à une thèse intitulée *Cergy, ville bien dans son temps ou bien de son temps ? Fabrication de la ville et logiques sociales dans un secteur de ville nouvelle* (EHESS, Paris, 1999).
 2. Cergy-Pontoise fait partie des cinq villes nouvelles nées d'une décision de l'État français, dans le cadre du Schéma directeur d'aménagement et d'urbanisme de la région parisienne (SDAURP 1963-1964). Il s'agissait d'ordonner et de guider l'expansion d'un territoire, la région parisienne, alors en plein développement étant donné le contexte de forte croissance démographique et économique. À l'encontre du modèle des grands ensembles, les villes nouvelles ont été conçues comme de véritables centres urbains avec équipements, transports, services, universités, entreprises, etc. Cergy-Pontoise a commencé à s'édifier en 1969, au beau milieu des champs, et comprend maintenant presque 200 000 habitants. Le secteur dont il va être plus spécifiquement question ici, Cergy-Saint-Christophe, s'est construit tout au long des années 1980 et regroupe quelques 20 000 habitants.

répandu à ce moment-là en France (mais en vogue aux États-Unis) qui les faisait remarquer : des jeans extrêmement larges, de préférence des Levis 501, portés plusieurs tailles au-dessus de la leur, des « starters », hauts de sports en matières synthétiques brillantes de couleurs vives, des blousons très amples, des « baskets » montantes sophistiquées, des casquettes à visière. Ils portaient les cheveux très courts avec une petite raie dessinée uniquement sur deux ou trois centimètres. Ces regroupements étaient majoritairement le fait de jeunes Noirs, dont les familles avaient émigré pour la plupart d'Afrique noire, pour quelques-uns des Antilles, quand ils étaient enfants.

De cet emplacement situé dans l'axe de la rue commerçante, ils avaient une vue plongeante jusque la gare RER³ et guettaient les allées et venues de ceux qu'ils connaissaient, commentant le passage des uns et des autres, attendant tel ou tel. Ils n'y restaient pas forcément très longtemps, mais ils s'y relayaient, constituant ainsi une sorte de permanence. Pour avoir des nouvelles ou savoir où se trouvait un tel, il suffisait de s'adresser à ceux qui se trouvaient là. C'était donc tout à la fois un lieu d'information et un lieu de rencontre. Cet emplacement leur permettait également de contrôler les arrivées dans le quartier. Ils se tenaient aux aguets, prêts à faire face à la venue de jeunes non désirés.

La Maison de quartier⁴, située à quelques mètres de là, n'avait pas cette année-là leurs faveurs. Certains y faisaient de brèves visites. Ils venaient jeter un œil, puis s'en retournaient ; ou encore indécis, mal assurés, ils demandaient une salle pour s'entraîner à danser sur la musique rap. Ils avaient du mal à l'obtenir et le plus souvent revenaient sur la place du marché. Ce faisant, cette place constituait un véritable lieu de centralité pour tout un réseau de jeunes, ce qu'elle n'était pas de façon évidente pour les autres habitants, à l'exception des jours de marché. Ainsi, rien que le fait d'être les seuls à avoir une telle pratique de cet endroit leur donnait d'emblée une visibilité exceptionnelle.

Il était frappant de constater que ces adolescents d'une grande visibilité dans les espaces extérieurs du quartier (en bas des immeubles, sur la place, près de la gare) étaient à ce moment-là quasiment absents du discours des habitants, contrairement aux « enfants » dont on s'inquiétait systématiquement

-
3. RER, qui signifie Réseau express régional, s'utilise pour nommer le métro rapide qui relie à Paris différentes banlieues de la région parisienne.
 4. Établissement géré par la municipalité qui comprend tout à la fois un centre social, un lieu d'accueil des associations et une structure d'animation pour la jeunesse.

de la trop grande présence dehors ou auxquels on prédisait un avenir de délinquant. Ce déplacement m'avait paru significatif d'un embarras, voire d'une crainte vis-à-vis des plus grands.

De plus, les professionnels ayant alors en charge l'animation ou la prévention auprès des jeunes connaissaient relativement mal ceux qui se regroupaient au centre. À la Maison de quartier, établissement censé les accueillir, il était proposé dans le cadre de l'Accueil-jeunes, destiné en principe aux 12-18 ans, des activités telles que ping-pong, baby-foot et des sorties à la piscine ou à la patinoire. Cela n'intéressait que les plus jeunes ; on n'y rencontrait donc que des enfants ayant autour d'une douzaine d'années. Les plus grands, ceux que l'on voyait sur la place, venaient de temps à autre demander une salle. Mais entre ces derniers et les adultes de l'institution, les rapports étaient distants et empreints de méfiance. La connaissance réciproque semblait faire cruellement défaut. Du point de vue des adultes, ces jeunes n'étaient pas fiables : quand on leur prêtait une salle, cela se terminait par de la casse. Les jeunes en question, eux, dans leurs propos au sujet de la Maison de quartier, faisaient sans arrêt allusion au temps ancien où tout était si bien par opposition au temps présent. Ainsi me faisaient-ils part du fait que, « avant, il y avait une animatrice qui faisait tout pour les jeunes », qu'ils y étaient tous les jours, qu'ils s'y amusaient ; que maintenant ils se faisaient mettre dehors, qu'ils ne pouvaient jamais obtenir une salle. On les avait, selon leurs propres expressions, « rejetés, oubliés, on ne les aimait pas, on ne cherchait pas à les connaître, on les connaissait de vue, on ne connaissait pas leurs noms et leurs prénoms ».

Au-delà du changement de personnes qui a sans doute eu une incidence, ce que je constatais à travers cette plainte du mal-aimé, était l'impossibilité pour ces jeunes de réaliser qu'ils avaient eux-mêmes changé et que les activités d'alors, de même que les types de relations qu'ils entretenaient avec les adultes n'auraient évidemment pas pu les satisfaire maintenant. La Maison de quartier semblait incarner pour eux ce temps idéal de l'enfance dont on souhaiterait retrouver les vertus.

Quoi qu'il en soit, leur malaise en ce lieu pouvait être considéré comme révélateur de l'incapacité de la société locale à prendre en compte ce groupe d'âge et de la méfiance qu'on entretenait envers eux. En effet, il n'était pas fait de distinction entre groupes d'âges. Les jeux et les sorties proposées étaient les mêmes pour tous. De plus, on ne les connaissait pas individuellement. Lors d'un incident, l'ensemble du groupe était pénalisé.

À entendre parler les uns et les autres, « ces jeunes ont beaucoup de mal à parler d'eux-mêmes », « il est difficile de savoir ce qu'ils font », « c'est une marginalité différente », j'avais vraiment l'impression qu'ils étaient perçus comme des extraterrestres nouvellement débarqués. Tant et si bien que j'ai pensé au début de l'enquête que, peut-être, la plupart de ces jeunes n'habitaient pas Cergy ou venaient à peine de s'y installer. Ce n'était pas le cas ; ils habitaient généralement Saint-Christophe depuis six ou sept ans et en région parisienne depuis leur plus tendre enfance.

Ces jeunes, malgré leurs allures de « jean-foutre » ou leurs « airs méchants » attachaient beaucoup d'importance au regard des adultes. Ils le percevaient comme un regard suspicieux et réprobateur qui, par la distance qu'il établissait, les mettait en position d'*outsiders*. Ainsi, disaient-ils, « les gens nous regardent bizarrement comme si on était des inconnus », « pourtant on est des habitants de Cergy », « pourtant on pourrait être leur enfant ».

Plus largement, j'ai rencontré un discours récurrent chez l'ensemble des travailleurs sociaux à propos des populations « noires » tous âges confondus, exprimant leur désarroi à avoir à faire à des « cultures » qu'ils disaient ne pas connaître, ne pas comprendre. Par contre, ils soulignaient que les rapports avec les populations maghrébines leur posaient moins de difficultés. En fait, c'est plus qu'une question de décalage culturel, il faut mettre cela en rapport avec l'ordre d'arrivée des populations allogènes, de leur localisation. Cergy-Saint-Christophe, dans sa partie centre et ouest, est le premier secteur de la ville où sont venues s'installer des populations « noires », alors que les populations maghrébines étaient présentes depuis plus longtemps et éparpillés dans différents secteurs de la ville.

En fait, j'ai compris par la suite qu'à ce moment-là, les habitants de ce secteur étaient confrontés à l'apparition en nombre au centre de Cergy-Saint-Christophe d'une génération parvenue à l'âge de l'adolescence et surtout affichant de façon très voyante et bruyante des allures nouvelles. Il faut relier cela aux caractéristiques de peuplement des villes nouvelles où viennent s'installer majoritairement de jeunes couples avec enfants, ce qui fait que certaines classes d'âge sont au départ quasiment absentes. C'est notamment le cas des adolescents et des personnes de plus de 50 ans⁵.

5. Les données de l'INSEE du RP 1990 indiquent, pour Cergy, une population de moins de 19 ans de 37,4% contre 26,5% pour l'ensemble de la France, de 45,7% de 20-39 ans contre 30,3%, de 12,8% de 40-50 ans contre 23,3%, de 4,1% de 60 ans et plus contre 19,9%.

Dans ce contexte, les habitants ont à faire face tout à coup à l'émergence de toute une génération d'adolescents, ce qui donne à ces derniers une visibilité d'autant plus grande. Le phénomène de l'adolescence qui est généralement perçu et vécu dans nos sociétés comme quelque chose de déroutant et de difficile prend, dans ces conditions, une dimension encore plus importante.

La combinaison du « *turn-over* » des professionnels vis-à-vis des jeunes et de l'éclosion de cette nouvelle mouvance, essentiellement adoptée par de jeunes Noirs, de surcroît se dénommant « zoulous », à Cergy-Saint-Christophe, avait donné lieu à un climat d'étrangeté. Ce qui était de l'ordre d'un décalage générationnel était perçu par les autochtones comme un phénomène ethnoculturel. En effet, ces jeunes exhibaient des tenues vestimentaires et des coiffures qui paraissaient quelque peu extravagantes, ils couvraient les wagons des RER et certains murs de la ville d'inscriptions incompréhensibles pour le commun des mortels et ils écoutaient, souvent dans les lieux publics, une musique aux rythmes saccadés, qu'ils accompagnaient d'une gestuelle jusqu'alors inconnue. Dans l'ensemble, tout cela était perçu plutôt négativement aussi bien, d'ailleurs, dans les familles immigrées qu'autochtones.

Les familles originaires d'Haïti ou de différents pays d'Afrique noire (Côte d'Ivoire, Togo, Bénin, Congo, Zaïre, Sénégal), elles, considéraient souvent ce phénomène comme résultant de l'influence de la société française jugée trop laxiste en matière d'éducation et ne leur permettant pas d'avoir une emprise et de pouvoir exercer une certaine autorité sur leurs enfants. Le renvoi « au pays », que ces jeunes redoutaient, au point d'avoir peur d'aller y passer des vacances, était envisagé comme une solution permettant de contrer cette influence négative. De leur côté, ces jeunes jugeaient leurs pères beaucoup trop autoritaires et leurs relations en famille semblaient souvent difficiles.

L'organisation locale de socialités juvéniles autour de la musique

Ces jeunes rencontrés en 1990 sur la place du Marché de Cergy-Saint-Christophe ne résident généralement pas dans les tous premiers îlots construits au début des années 1980 (Verger, Surprise) qui sont situés à l'est, mais dans ceux construits plus récemment (à partir de 1985) et qui constituent la partie centrale et ouest.

Cette précision est importante, parce qu'une première division s'était instaurée parmi les jeunes se regroupant dans des espaces extérieurs distincts. D'un côté, il y avait ceux qui se retrouvaient sur la place du Marché, de l'autre, ceux qui se regroupaient plutôt à l'intérieur de leurs îlots situés à une des

extrémités du quartier et qui fréquentaient peu le petit centre de Saint-Christophe, exception faite de la gare.

Pour les uns et les autres, cette partie relativement excentrée du quartier (Verger) se dénomme la « Colombie » et est présentée comme si elle constituait un quartier à part. Il y a donc « les mecs de la Colombie » et « les mecs de Saint-Christophe ». Il semble que les dénominations dans chaque cas aient été attribuées par les autres. La réputation de « quartier chaud », où les jeunes n'habitent pas n'osaient pas facilement mettre les pieds et où le cannabis circulait, a valu au Verger cette appellation de « Colombie », qui a été reprise à leur compte par les principaux intéressés et qui est même fièrement revendiquée depuis. Et ces derniers, dont le groupe renvoie à un quartier séparé, ceux que l'on voit se regrouper au centre, sont « ceux de Saint-Christophe ».

S'il y a bien une dimension spatiale dans cette tentative de part et d'autre de constituer, en les dénommant, des espaces distincts à l'intérieur même du secteur de Cergy-Saint-Christophe, ce découpage comporte également une dimension temporelle, à savoir celle qui correspond au déroulement de la construction des immeubles, donc à l'ordre d'arrivée des habitants dans le quartier, comprenant des vagues de populations d'origines étrangères différentes.

Dans le Verger et les îlots alentour, première zone construite de Saint-Christophe, des familles se sont installées dès 1981 et 1982. Parmi la population immigrée de ce quartier, on trouve une forte proportion d'habitants originaires du Maghreb. Dans les îlots du centre et des alentours, construits ensuite, les familles n'ont emménagé que quelques années plus tard et parmi la population immigrée figure un plus grand pourcentage d'habitants originaires d'Afrique noire, d'Haïti et des Antilles.

En rapport avec cette configuration spatiotemporelle vont se constituer deux mouvances⁶ de jeunes, l'une de « style rebeu » (Beur en verlan⁷), l'autre de « style renoi » (Noir en verlan), qui tenteront d'afficher des caractéristiques

6. De nombreuses études sociologiques faites aux États-Unis sur des populations de jeunes parlent de « sous-culture ». Ce concept plutôt flou revêt selon les cas des significations différentes, la sous-culture pouvant être tantôt définie comme la manifestation d'un écart de normes et de valeurs avec celles de la société (Cohen 1960), tantôt comme une adhésion aux valeurs mais avec un écart de comportements (Cloward et Ohlin 1960). Il peut aussi renvoyer, dans une perspective plus culturaliste, à des caractéristiques en rapport avec une « sous-culture populaire » (Miller 1958).

7. Beur étant déjà du verlan et voulant dire Arabe.

distinctes tant dans leurs pratiques culturelles et sportives que dans leurs pratiques délictueuses. La distinction pourrait se résumer de la façon suivante : aimer avant tout la musique *soul* ou *funk* pour la première, la musique rap et ce qui fait partie du mouvement *hip-hop* pour la seconde, arborer des façons de se vêtir et de se coiffer plutôt discrètes pour les uns, plutôt voyantes pour les autres, aimer plutôt le foot, ou plutôt le basket, être connu plutôt pour avoir parmi eux des gars s'adonnant au commerce de « shit » pour les uns, se livrant aux bagarres entre bandes pour les autres.

Et même si, avec les années, les îlots du Verger et des alentours accueillent à leur tour des familles originaires d'Afrique noire et des Antilles, certains groupes de jeunes (les plus visibles et les plus turbulents dans les espaces collectifs), qui comprennent désormais quelques jeunes Noirs, continuent à revendiquer un style distinct des « Renois du centre » encore dénommés « zoulous ».

Toutefois, j'ai noté qu'en 1990, presque aucun jeune de famille haïtienne habitant également le centre ne participait de ces mouvances. Ceux-ci ne s'intéressaient pas au rap, préférant écouter de la musique des Caraïbes, et ne suivaient pas la mode vestimentaire du mouvement zoulou. Le fait qu'ils semblaient se rattacher, à travers la musique et la danse, à la culture de leurs parents était très mal vu par les jeunes de la mouvance *hip-hop*, qui ne les incluait donc pas dans la catégorie des « Renois », puisque cette appellation renvoyait en fait à un style.

À travers l'existence de ce qui s'avère être la revendication de deux styles juvéniles (« Renois » et « Rebeux »), certains jeunes issus de familles immigrées au statut social assez comparable cherchent donc à se différencier, instaurant une sorte de compétitivité, voire de rivalité dans des domaines aussi différents que la séduction des filles ou l'investissement des espaces collectifs. C'est ainsi que les terrains de sports, les différents établissements peuvent être l'objet d'enjeux, car ils font partie intégrante des façons de se définir. Cela n'est pas sans créer une certaine tension par rapport à l'idéologie dominante de mixité socioculturelle dans laquelle les institutions se doivent d'accueillir tous les publics. Et l'observation montre que plus les jeunes d'un groupe ont le sentiment d'avoir été lésés par rapport aux autres ou se sentent marginalisés par rapport aux institutions, plus ils cherchent à s'appropriier les espaces de façon exclusive (détruire pouvant être une façon d'atteindre cet objectif), d'où une coexistence souvent difficile dans les établissements collectifs ou dans les lieux publics.

Un fonctionnement segmentaire

Ces deux groupes de jeunes sont eux-mêmes divisés en petites unités, souvent organisées autour d'une activité prédominante qui a lieu pendant le temps libre. C'est ainsi qu'en 1990, ces jeunes se repèrent et se classent, même si en fait ces unités se font et se défont assez rapidement. Ce n'est généralement pas par rapport à la filière ou à l'établissement scolaire fréquenté que ces jeunes se définissent et se réunissent.

Ainsi, parmi « ceux de Saint-Christophe », il y a ceux qui s'adonnent surtout à la composition de rap, d'autres qui s'entraînent aux danses du mouvement *hip-hop*, ceux qui font surtout du basket, ceux qui aiment surtout boire et se bagarrer et qui, en 1990, revendiquent leur appartenance à une bande. Mais si ces différentes unités cherchent à se démarquer les unes des autres, elles peuvent aussi faire corps face à une autre entité ressentie comme moins proche et qui peut même apparaître dans un certain contexte comme un ennemi commun. À l'intérieur du même ensemble, certains gars qui s'adonnent à la danse et répugnent en général à la bagarre peuvent quand même aller prêter main forte aux autres, s'ils estiment que l'un d'entre eux se trouve mis en mauvaise posture face à un autre groupe de bagarreurs qui ne font pas partie, par exemple, de « ceux de Saint-Christophe ».

De même, dans les rapports entre les deux mouvances, on retrouve le même genre de fonctionnement. C'est ainsi que les « mecs de la Colombie » et les « mecs de Saint-Christophe », qui sont dans une logique de différenciation et donc qui s'opposent souvent entre eux, peuvent s'unir pour affronter des gars d'une autre commune, avec lesquels il y a eu des embrouilles, ou pour faire face à la police. Selon les situations, les clivages et les solidarités se recomposent de différentes façons, et ce très rapidement. Ce qui peut donc apparaître aux yeux de certains acteurs institutionnels de la ville comme un magma informe et incohérent possède en fait une organisation et une logique perceptibles seulement depuis un certain niveau d'observation.

La production d'une appartenance sociale

Pour expliquer le lien qui les unit à l'intérieur d'un ensemble, ces jeunes disent systématiquement « qu'ils ont grandi ensemble » ou encore qu'ils sont « presque comme une famille ». Ils soulignent ainsi la familiarité créée par une expérience de vie partagée. Si le fait de se connaître depuis l'enfance est un élément important, bien souvent, l'interconnaissance est nettement plus récente. C'est le cas notamment de « ceux de Saint-Christophe » qui ont habité dans

d'autres communes de la région parisienne avant de venir à Cergy et dont les arrivées se sont souvent échelonnées sur plusieurs années.

En réalité, quel que soit l'ancienneté de résidence à Cergy-Saint-Christophe, l'appartenance à une mouvance n'est pas automatique et elle ne s'impose pas systématiquement. Si cela est le plus souvent présenté dans leur récit comme quelque chose de quasiment obligatoire, c'est parce qu'ils l'ont ressenti comme s'imposant avec une grande force dans leur vie. Mais contrairement à ce que leur discours laisserait entendre, des jeunes résidant là, du même âge, de même origine ethnoculturelle ou de même couleur de peau ne se reconnaissent pas dans la mouvance *hip-hop* ou n'y participent qu'à des degrés divers.

Pour faire partie de cette mouvance, ils ont dû manifester leur volonté d'en être en faisant reconnaître certaines de leurs qualités ou de leurs compétences. Il leur a fallu faire leurs preuves dans une des activités alors valorisées, que ce soit le basket, les danses et la musique *hip-hop*, le « tag » ou graphe, la recherche vestimentaire, ou bien encore le « baston ». Ils ont adopté un certain nombre de comportements, de normes et de règles en vigueur dans le groupe ou sinon ils ont dû arriver à en imposer d'autres.

Cela est d'ailleurs présenté, dans les récits, comme quelque chose qui ne va pas de soi : « les gars ils t'acceptent pas facilement », « c'était chaud, comme on dit, il faut faire des preuves avant qu'ils soient *cool* avec toi ». Au-delà de la valorisation du locuteur qu'implique l'énonciation de ces propos, il semble bien qu'il y ait des sortes de mises à l'épreuve informelles qui tiennent lieu de préalables à l'adhésion à une mouvance juvénile⁸. Ce qui apparaît dans ces pratiques est donc plutôt une volonté de communauté de destins : les jeunes cherchent à faire leur place à un moment précis en se faisant reconnaître auprès de certains de leurs pairs.

Ainsi, Souleymane, intéressé par le *hip-hop* et qui a créé un groupe de rap, n'est arrivé qu'à 17 ans à Saint-Christophe, mais, comme d'autres, il présente dans un premier temps son entrée dans la mouvance comme quelque chose d'automatique :

8. Il s'agit d'entrée dans un groupe juvénile et non pas d'entrée dans la vie adulte. Ces pratiques ne peuvent donc pas être assimilées à une résurgence spontanée de rites d'initiation à l'entrée dans la vie adulte comme le développaient Bloch et Niederhoffer (1963), en établissant un parallèle entre les rites pubertaires des sociétés dites primitives et les rites dans les bandes des jeunes.

Moi dans mon cas, j'étais obligé, les jeunes-là ce sont tous des Noirs, des Africains, donc dans mon cas, j'étais un peu obligé, parce qu'eux c'était leur *trip*, leur délire, c'était le mouvement qui régnait en ce temps-là, il fallait montrer que t'es bon en danse, que t'es bon là et là [...] et moi la danse cela m'a toujours intéressé, il fallait que je fasse quelque chose pour connaître des danseurs, des rappers. Si tu t'en fous du rap, de la danse, tu t'en fous de connaître ces gens-là [...]

Il n'y a donc pas d'entité préalable au regroupement ; c'est bien dans l'adhésion même à certaines façons de se produire, qui prend sens dans la trajectoire de chacun, que se constitue la mouvance. C'est ce processus d'identification présente d'individus qui crée l'appartenance et fait qu'à partir de là, ils se sentent concernés par les uns et indifférents aux autres ou en opposition avec eux.

Les références au mouvement *hip-hop*

Les formes d'expression culturelle dans lesquelles « les mecs de Saint-Christophe » se reconnaissent, à ce moment-là, venaient donc des États-Unis et appartenaient à ce qu'on appelle le *hip-hop*. Cette mouvance, dénommée en France « Mouvement zoulou »⁹ puis plus tard « le Mouv' » est centrée sur une musique, le rap, apparue aux États-Unis au cours des années 1970. Plusieurs danses désarticulées et acrobatiques se succèdent depuis sur cette musique (« *smurf* », « *break-dance* », « *electric-boogie* », « *ralenti* », « *stroboscope* », « *street-dance* », « *hop-rock* ») de même que des façons de s'habiller et de se coiffer, ainsi qu'un graphisme d'inscriptions murales (« *tags* ») ou de fresques (graphes)¹⁰.

9. Ce mouvement est né à New York en 1986. Son fondateur faisait partie d'un gang et a décidé, suite à la mort de son meilleur ami dans un affrontement entre gangs, de lutter contre la délinquance, la drogue, la violence, la haine entre les races. Il prend pour surnom Africa Bambaata et appelle « Zulu » ce mouvement après avoir vu, dans un film historique, la lutte entre le peuple zoulou et l'armée britannique au siècle dernier. Des « Nations zouloues » se mettent en place dans différents pays, dont la France, dirigées par un roi ou une reine qui doit veiller au respect des règles non violentes du mouvement. Cette idéologie est développée dans une charte comprenant 20 lois et repose sur le rap, le graphisme et la danse (Lapassade et Rousselot 1990 ; Dufresne 1991 ; Bazin 1995).
10. Une recherche détaillée sur ce mouvement dans la région lyonnaise a été effectuée par Virginie Milliot (1997).

En 1982, cette musique a commencé à être diffusée en France dans des émissions de radio, mais c'est surtout en 1984, avec l'émission de télévision « Hip Hop » sur TF1, qu'elle a connu un véritable engouement. Les maisons de disques, elles, ont commencé à produire du rap français à partir de 1990. Dans ce quartier, ce sont surtout les images vues sur les chaînes de télévision câblées (notamment MTV) dans les clips, les films et les documentaires américains qui ont permis à ces jeunes d'avoir accès à des produits, encore inconnus de plusieurs, provenant des États-Unis. Il faut souligner que Cergy a fait partie des premières villes câblées en France (dès 1982). Ces jeunes racontent eux-mêmes par la suite que, ne comprenant pas forcément très bien l'anglais, ils recevaient souvent un message déformé des rappeurs américains de la « Zulu Nation » qui prônaient la non-violence et l'arrêt de la drogue tout en montrant des images de gangs. Il y avait dans les médias un écart important entre les messages colportés par les discours et les images présentées. Ainsi, à Cergy, le mouvement zoulou s'est trouvé associé, pendant un temps, à ce contre quoi il déclarait lutter aux États-Unis, à savoir un imaginaire d'univers de bandes et d'affrontements.

« *Se faire connaître, se faire reconnaître* »

Ce qui apparaît comme central en 1990 dans les pratiques et les discours des jeunes de la mouvance *hip-hop* à Cergy tourne autour de la question de la reconnaissance. Quelle que soit l'activité à laquelle ils s'adonnent, il s'agit pour eux de « se faire connaître », de « se faire reconnaître » en prouvant à leurs contemporains de quoi ils sont capables. Se faire une réputation par les « tags », les graphes, le rap, la danse, la façon de s'habiller, la bagarre ou par certaines pratiques sportives est une préoccupation dont l'importance semble le plus souvent inversement proportionnelle à leur capacité de s'intégrer à la vie scolaire.

J'ai remarqué qu'ils ne parlaient presque jamais de leur scolarité dans les conversations comme dans les entretiens ou sinon pour tenir des propos ironiques. La plupart étaient en CAP ou en BEP¹¹ et j'ai constaté que plus ils étaient engagés dans la mouvance, moins ils l'étaient en quelque sorte à l'école. Cela semblait jouer le rôle d'une sorte de compensation à un malaise difficilement perceptible, étant donné la rareté des propos obtenus dans un

11. Filières conduisant à des diplômes professionnels peu valorisés.

premier temps sur ce thème. A contrario, quelques autres qui étaient dans des sections valorisées n'avaient qu'un pied dans cette mouvance.

Les témoignages qui sont venus par la suite ont montré la déconsidération et l'humiliation ressenties à suivre une filière scolaire que ces jeunes n'avaient la plupart du temps pas choisie et qui leur avait été présentée comme une « voie de garage ». Ainsi, comme me le disait l'un d'eux pour expliquer sa forte implication dans la mouvance *hip-hop*, « comme il faut bien réussir quelque part... ».

En effet, il s'agit pour eux, à ce moment-là, de se faire remarquer, notamment en mettant en scène leurs atouts corporels. Le statut accordé au corps semble permettre la conquête d'une forme d'affirmation et d'autorité par rapport aux autres. Le corps, décliné dans différentes versions, corps musclé, corps bagarreur, corps acrobatique, corps habile, corps esthétique, représente la valeur-étalon en fonction de laquelle ils se jugent. À un certain moment, Souleymane met sur le même plan la danse, la baston, le « tag », comme moyens de se faire connaître par les autres :

Pour savoir qui tu es, c'est pas en disant « voilà, je m'appelle Souleymane ». Les mecs en ont rien à foutre, c'est ce que tu sais faire. Si tu dances pas, il faut que tu saches faire autre chose qui les intéresse. Cela peut être taguer, grapher, que tu sois respecté par des mecs d'ailleurs que eux connaissent. Il faut qu'ils aient déjà entendu parler de toi.

Afficher et confronter ces savoir-faire leur permet de se situer les uns par rapport aux autres, de se jauger et, ainsi, de se faire une réputation. Cela s'effectue sous forme de « défi » : provoquer l'autre pour rivaliser, tenter de faire mieux que lui est à chaque fois un enjeu important.

Faire valoir sa force et son courage physique par la bagarre est donc une des façons de se faire une réputation¹². Quand on est nouveau venu,

12. Dans une étude ethnographique sur le monde privé des ouvriers du nord de la France, Olivier Schwartz fait toute une série de remarques sur le statut du corps et il souligne que « le recours à la défense physique est inversement proportionnel aux moyens disponibles de défense sociale. Moins on est sûr de sa position et de sa parole, plus on est porté à l'agression physique comme forme d'imposition de soi » (Schwartz 1990). Gérard Mauger et Claude Fossé-Poliak montrent également que l'usage de la force physique chez des jeunes de milieux populaires est une des façons de répondre à la domination économique ou culturelle, en tentant d'imposer son propre principe de domination, « c'est-à-dire sa propre définition du rapport de forces en termes de rapports de forces physiques » (Mauger et Fossé-Poliak 1983 : 59).

« s'imposer », « se faire respecter » se passe le plus souvent à coups de poings, comme les jeunes le décrivent souvent. Ainsi, l'un d'entre eux, Moussa, raconte qu'il se battait souvent parce qu'on l'insultait : « Avant j'étais vachement plus petit de taille, on me prenait pour un moins que rien. Il y en a qui se permettraient de me dire "petit macaque". Je ne me laissais pas faire ». Il précisait aussi que le plus souvent cela se produisait à cause des copains qui tenaient des propos provocateurs :

Tu dis que t'es plus fort que lui mais... Quelqu'un qui vient d'arriver qui n'est pas d'ici, il va se montrer, essayer de se faire une réputation. Il pouvait être un bouffon là où il était avant et quand il va venir, il va essayer de se faire une réputation, une bonne.

À l'occasion d'une bagarre, se constitue donc une petite scène où entrent en jeu différents acteurs, le regard des autres, au sens premier comme au sens figuré, étant essentiel dans ce qui se joue du début à la fin de la séquence. Les bagarres s'expliquent parce qu'il faut se faire voir, se faire considérer, et elles peuvent s'enclencher à cause de ce que l'on considère comme un « regard de travers » ou comme un regard insistant de l'un sur la « meuf » (copine) de l'autre. En quelque sorte, être bien vu est à prendre ici au sens littéral. Le jeu des regards et la maîtrise que l'on en a sont donc d'une grande importance dans la présentation et l'affirmation de soi.

Le défi est également au centre des pratiques de « tag » et de danse. S'adonner au « tag » est aussi une façon de faire preuve d'habileté et de courage physique et de se mettre en compétition (Vulbeau 1991 : 23-26). Un « tag » ou un graphe sur un espace vierge vont être immédiatement suivis par d'autres. Et ils ont d'autant plus de valeur qu'ils sont faits à des endroits réputés difficiles d'accès : un lieu dangereux parce qu'il est en hauteur, qu'il est difficile de s'y introduire ou encore parce qu'il est extrêmement bien gardé. Ainsi, d'un groupe de tagueurs du coin, les « CAS » (Candidat au suicide), dont on voyait les initiales partout sur les murs de Cergy et qui suscitaient l'admiration, on racontait qu'ils avaient « tagué » sur une caserne et sur le bureau d'un policier.

Dans les danses *hip-hop*, la performance physique joue un très grand rôle. Les danseurs de Saint-Christophe avaient l'habitude de se retrouver pour ce qu'ils appelaient des « défis » dans toutes sortes de lieux, aussi bien dans des boîtes à différents endroits de la région parisienne que dans des espaces extérieurs, comme à la base de loisirs de Cergy. L'objet de ces rencontres de danseurs consistait à en faire chaque fois plus que l'autre groupe. Un groupe se

produisait, faisait une série de figures, le groupe suivant devait pouvoir les reproduire, en rajouter et ainsi de suite. La tension était souvent extrêmement grande et, si on assistait généralement à une mise en scène de l'agressivité, dans certains cas, il arrivait que les vaincus en viennent aux mains et que le « défi » tourne au pugilat.

Un groupe phare dans l'espace local

Dans un second temps de l'enquête, de 1993 à 1997, les histoires de bandes de zoulous n'étaient plus d'actualité. Par contre, les groupes de musique et de danse *hip-hop* existaient toujours et s'étaient même beaucoup développés. La plupart des jeunes « de Saint-Christophe » se reconnaissaient dans une mouvance alors dénommée « le Mouv' ». C'est-à-dire qu'ils se sentaient toujours représentés et partie prenante d'un certain style de musique, de danse, de vêtements, de coiffures.

On recensait en 1994, dans le seul secteur de Saint-Christophe, une quinzaine de groupes de musique rap et quelques groupes de danseurs. L'un d'entre eux, le groupe de rap de Souleymane, s'est imposé comme modèle auprès des autres pour avoir été le premier, parmi ceux de Cergy, à bénéficier d'une certaine reconnaissance dans le milieu rap de la région parisienne. Cette reconnaissance s'est manifestée par des invitations à des radios périphériques et par la production de spectacles sur des petites scènes à Paris même et en région parisienne. En 1995, un disque comportant quatre titres est paru.

Souleymane avait 22 ans en 1994. Depuis l'âge de 17 ans, il habitait, avec sa famille, dans un pavillon de Cergy-Saint-Christophe. Né au Mali, il est arrivé en France à l'âge de 10 ans. Il est l'aîné d'une famille de cinq enfants. Son père a d'abord été gardien dans une société à Paris. Il s'est ensuite mis à son compte comme artisan-louageur. Sa mère est femme de ménage. Souleymane a un CAP de tourneur. Il a également fait du foot pendant huit ans au Racing et, en 1993, il est allé passer huit mois dans un club de foot près de Montpellier.

Le groupe comprend plusieurs danseurs et deux chanteurs, et c'est Souleymane qui compose les textes de rap. Un jour où je l'ai surpris avec un gros Larousse dans son sac, il m'a expliqué que composer du rap était quelque chose qu'il aimait faire dans toutes les circonstances. À l'affût des mots qui surgissent autour de lui, il lui fallait avoir en permanence son outil de travail. Il avait recours à son dictionnaire pour pouvoir utiliser les mots dans leurs

différents sens, pour trouver des mots inusuels. Il avait beaucoup de verve, prenait un grand plaisir à parler et les entretiens avec lui se passaient quasiment de relance.

Pour Souleymane, qui n'aimait pas du tout l'école, le rap a d'abord représenté une solution de rechange à la bagarre ou à la délinquance, comme moyen de reconnaissance par ses pairs. Si lui n'y fait qu'allusion — « j'ai commencé la musique ici, c'était un temps où c'étaient les bandes qui étaient à la mode. Moi je n'aimais pas trop cela, mais j'ai failli entrer dans ce mouvement-là » — ses copains, eux, m'en ont parlé à différentes reprises : « Souleymane c'était un nerveux... ». En fait, sa reconnaissance parmi « les mecs de Saint-Christophe » était d'autant plus grande qu'il avait été le premier dans le secteur à expérimenter cette voie, ouvrant ainsi à d'autres de nouveaux horizons et s'écartant d'une certaine violence. Le rap représentait également une solution de rechange, loin d'être évidente, au travail qui l'attendait avec son diplôme de CAP.

« Il y a plusieurs écoles »

Moi, la musique ça m'a vraiment aidé. Je peux pas dire que j'ai été longtemps à l'école. L'école ça m'a soulé vite, cela m'a pris la tête parce que je savais pas trop ce que ça pouvait m'apporter pour plus tard. J'étais plutôt dans le délire foot et je faisais tout pour devenir footballeur. En fin de compte, j'ai choisi une branche qui me borbait pas trop, c'était la mécanique. J'ai fait ça, après je me suis dit, non je ne pourrais pas passer ma vie dans une usine avec un patron qui va me prendre la tête et tout. Mais bon, j'étais con, parce que où que tu sois t'as un patron. Après, je suis rentré dans la musique et quand je suis rentré dans la musique, je connaissais pas grand chose, je rappais, j'écrivais n'importe quoi, j'étais content. L'essentiel, c'était d'écrire pour pouvoir rapper. Après, j'ai commencé à écouter d'autres groupes qui, au niveau de l'écriture, assuraient bien, ça m'a donné envie de bien écrire et plus j'avais, je me dirigeais vers autre chose. Là j'écoute pratiquement plus de rap, j'écoute Gainsbourg, des trucs comme ça. Je trouve qu'au niveau de l'écriture, c'est super bien. C'est des gens qui parlent des problèmes, si on n'est pas assez vif d'esprit, on peut pas comprendre ce qu'ils disent.

En écrivant comme ça, je peux peut-être arriver à donner envie aux gens qui m'écoutent de vouloir être plus intelligents. À travers l'écriture, on peut apprendre pas mal de choses, on peut marquer un mot, on peut faire dix pages sur un mot. Le mot, il y a plein de sens, il y a plein de trucs derrière. Il y en a certains pour eux, un mot est un mot, on dit un mot, il n'a qu'un

sens et des fois on peut être mal compris par son entourage. Je dis un mot, moi j'ai donné un autre sens à ce mot-là, le mec il a pas compris, il vient, il me met une droite. Il a pas compris.

Ça serait bien si tout le monde arrivait à s'élever plus haut que le premier degré de chaque mot et ça peut passer ailleurs que par l'écriture, par la lecture. C'est pour cela que le théâtre ça m'intéresse, parce que moi, je fais du rap et le théâtre c'est aussi ça. Là en plus des mots, il y a des gestes, il y a l'attitude et là aussi c'est important. Si on avait tous les mêmes attitudes qui correspondaient aux mots, peut-être que ça serait mieux compris.

Dans l'écriture, on apprend la vie, on apprend plein de trucs, c'est mieux que quelqu'un qui va nous donner des trucs. J'ai vu un groupe de rap (américain) à la télé, ce sont des mecs qui sont en prison, ils ont compris qu'ils avaient fait une connerie, on leur a donné une chance de devenir musicien, ça c'est cool, et quand on écoute c'est bien. Mais j'ai vu la traduction, en fin de compte, c'est vraiment le langage des rues, je ne sais pas ce qu'il y a d'exceptionnel. S'ils veulent faire voir qu'ils ont évolué, qu'ils ont compris quelque chose, ça aurait pu être avec un langage différent, un langage qui touche autre chose que les gens qui sont dans leur cas. Si tout le monde comprenait le même langage, ça serait mieux. Moi, des fois, je vais dans des réunions à la mairie, je pige rien.

Pour ça, l'école c'est pas la meilleure solution. À l'école, on n'apprend pas de la manière dont on veut apprendre. Il y a une manière que tout le monde adopte et t'es obligé de passer par là. Et si ça te plaît pas, tu vas te faire enculer et t'es foutu. Les jeunes maintenant ils sont victimes de cela. On leur dit l'école, cela a toujours été cette manière d'apprendre, vous allez faire comme tout le monde, si ça ne vous plaît pas, vous allez vous faire enculer. Le jeune qu'est-ce qu'il dit ? Comme il est jeune, il dit « moi ça ne me plaît pas, c'est toi qui va te faire enculer ». En fait, il se barre et qui c'est qui va se faire enculer ? Le prof avait raison, c'est le jeune, parce que le prof il fait sa vie, il touche sa thune, le jeune il s'est cassé, il a pas eu le temps d'apprendre.

Moi je dis que l'école c'est bien, mais il y a plusieurs écoles. Il faut trouver des manières de faire, de comprendre les choses, d'instruire les gens sans prendre toujours la même méthode. Et pour ça, moi je dirais que l'école ça peut être le théâtre, le rap, ça peut être la maison de quartier, il suffit de mettre les personnes qu'il faut aux bons endroits pour apprendre quelque chose aux jeunes. Moi, quand je fais du théâtre, j'apprends, quand je discute avec toi, j'apprends, il suffit de discuter avec des gens qui sont au courant des choses.

À l'école, on discute toujours avec la même personne, elle nous apprend ce qu'elle a appris de la société et ça veut dire qu'on apprend aux autres ce que l'on a appris sans dépasser, donc on est toujours au même endroit. Des fois, j'ai discuté avec des gens pour qui l'école c'est toute la vie, pour qui sans école on n'est rien, et quand je disais que moi je ne suis pas pour l'école, ils me disaient « t'es fou ou quoi ». Mais je le pensais réellement, ils croyaient que je me foutais de leur gueule.

C'est rare finalement que je discute avec d'autres personnes, en fin de compte, les jeunes c'est le manque d'écoute et quand t'écoutes pas les gens, t'es au courant de rien. Comme il me disait l'autre jour, Pierre [qui dirige l'animation à la Maison de quartier], je suis entièrement d'accord avec lui, on était à la fête ici, et il me dit « tu danses pas ? » Je dis non, moi j'aime bien regarder les gens, écouter, faire des analyses. Il me dit « oui c'est bien, c'est comme ça qu'on apprend des choses », et je suis tout à fait d'accord avec lui.

« Par la sape on peut respecter quelqu'un »

Dans cette mouvance, savoir « bien s'habiller » est très important : cette pratique est valorisée au même titre que faire preuve de talent dans certaines pratiques sportives ou artistiques. On obtient la reconnaissance de ses pairs par son goût à se vêtir avec une certaine recherche, en sachant faire preuve d'inventivité : « C'est simple, ici, les gens on les examine par rapport à leurs sapes. Par la sape, on peut respecter quelqu'un ou pas. Quelqu'un qui s'habille super bien, on va le respecter, je sais pas pourquoi mais c'est comme ça ».

Deux choses sont importantes : savoir ce qui vous sied et vous met en valeur avec originalité et porter des marques dites prestigieuses, soit parce qu'elles sont américaines, soit parce qu'elles passent pour difficilement abordables à qui n'a pas de grandes ressources financières. Un certain nombre de marques sont ainsi particulièrement prisées, comme Nike, Levis, Timberland, Carhartt...

S'habiller avec des vêtements de marques, souvent chers, à un certain moment, représente une façon de montrer qu'on a quitté le monde de l'enfance. Cela symbolise l'entrée dans un âge juvénile et le désir d'indépendance. On n'est plus un « petit », on devient un « grand ». Aussi les jeunes refusent-ils les vêtements que les parents continuent d'acheter à la grande surface Auchan. Ils vont dans des magasins spécialisés ou bien achètent par « business » et également sur les marchés en plein air où l'on trouve des lots de grandes marques à des prix bradés ou quelquefois des vendeurs à la sauvette qui vendent des imitations.

Dans l'habillement, les critères valorisés par « ceux de Saint-Christophe » sont la nouveauté, le changement. Ils considèrent que le propre de leur style serait d'être en perpétuel mouvement et en cela ils différaient d'autres mouvances dans lesquelles, selon eux, les jeunes ont toujours la même façon de s'habiller (les « Rebeux », les « Bourges »). Si en effet leurs vêtements et leurs coupes de cheveux changent très vite, ce qui caractériserait plutôt leur style par rapport aux autres mouvances de Cergy serait son caractère ostentatoire.

À travers les façons de détourner le port habituel des vêtements, des couleurs, de la coiffure, ils s'affichent avec une visibilité maximale, alors que « ceux de la Colombie » arborent un style plus classique ; ce que ces derniers ne manquent pas de signaler comme la preuve d'une certaine inconvenance. Leur style, qu'ils définissent comme « américain », s'inspire des images des rappeurs ou des sportifs vues sur les chaînes câblées. Un des enjeux est d'être parmi les premiers à arborer tel vêtement, d'autant plus recherché qu'il est porté aux États-Unis.

C'est ainsi que certains, plus âgés, qui étaient en train de devenir des basketteurs professionnels, se sont mis à aller chercher des vêtements à New York pour les revendre à Cergy, disant allier ainsi l'utile à l'agréable. Sur une période de six mois, deux d'entre eux s'y étaient rendus cinq fois¹³. Ils n'y restaient que quelques jours, se faisaient héberger par un Américain rencontré à Paris, qui, lui aussi, faisait la même chose mais en sens inverse : l'Américain venait chercher un autre style de vêtements, d'un genre plutôt classique.

Pour eux, ce *business* est aussi une façon de conforter leur prestige auprès des cadets¹⁴. Ces derniers en retirent à leur tour une certaine fierté : ils bénéficient d'un atout auprès des autres jeunes. Ils peuvent soutenir qu'ils sont à l'avant-garde de la mode en étant les premiers à porter des vêtements vus sur certaines chaînes câblées de télévision mais qui n'arriveront que plus tard en France. Comme le dit l'un des basketteurs, « avec les vêtements que l'on rapporte des États-Unis, les jeunes de Cergy sont en avance sur les autres ».

13. En essayant d'en savoir un peu plus sur ces séjours à New York que ce qu'ils affirmaient spontanément et qui leur permettaient de frimer auprès des plus jeunes, je me suis fait raconter par l'un d'eux que, complètement impressionnés par la violence que certaines chaînes de faits divers retransmettent en permanence, ils renonçaient à sortir le soir quand ils étaient là-bas.

14. Au Congo, les sapeurs partent à Paris pour rechercher des vêtements de luxe et après plusieurs allers et retours réussis acquièrent à Brazzaville un certain statut (Gandoulou 1989).

Ainsi s'exerce entre eux une sorte de compétition pour être le premier à porter telle ou telle « sape », tel type de « basket » ou accessoire et à exhiber une tenue originale. Montrant un jour à Souleymane des photos que j'avais prises trois années auparavant, il reconnut immédiatement dans une foule quelqu'un de dos à son « starter » (haut de sport). Spontanément, il m'a raconté l'histoire de ce vêtement qui, au départ, n'était porté que par lui et un autre rappeur, et dont ils se seraient débarrassés quand d'autres auraient commencé à le porter. Quand il relate la formation du groupe de rap, c'est du nom mais aussi des vêtements dont il est question en premier ; chaque concert donnait lieu à la création d'une tenue spécifique qui était largement commentée et imitée par la suite.

La « sape » est un sujet qui revient souvent dans les conversations. Ils sont intarissables et chacun se targue d'un savoir en la matière, affirmant être capable de reconnaître le vrai du faux, connaître les bonnes affaires, savoir où acheter et savoir marchander. Ainsi, le passage d'un marchand de jeans qui vendait des Levis sur le marché à 150 francs (au lieu de 350 francs ailleurs) est abondamment commenté. L'imitation était semble-t-il très bien faite ; il fallait donc avoir l'œil, car il est important de ne pas se faire rouler. Chacun s'affiche comme expert en avançant ses arguments : « la poche était trop fine et trop profonde, l'étiquette un peu trop neuve... ».

Cette importance accordée par les garçons au choix des vêtements marque également le refus d'être assigné au bas de l'échelle sociale, même s'ils sont conscients que cela ne brouille pas vraiment les clivages sociaux¹⁵. Car personne n'est dupe, et les styles de vêtements, qui quelquefois ne se départagent que par des nuances pour l'œil non exercé, renvoient bien pour les jeunes à des catégories précises. Mais derrière cette attention extrême portée à l'habillement, il y a le désir de tenter de maîtriser son destin en y étant acteur¹⁶. Étonner, épater, faire illusion, semer le doute, ne serait-ce qu'un moment, est déjà une réussite en soi ...

15. Selon Jean-François Bayart, « L'habillement matérialise la revendication plus ou moins consciente d'un "style de vie" avec son esthétique, ses valeurs, son idée normative de l'économie morale de la cité, et donc *in fine*, son rapport au politique » (Bayart 1996 : 205).

16. En ce sens, ces jeunes participent pleinement des représentations dominantes où « croire que l'on peut se faire est la marque même du modernisme à l'opposé d'une vie où l'on joue son rôle dans une société traditionnelle » (Sennet 1992 : 224).

La construction d'une image à travers un système de lieux et de scènes sociales

Significations sociales de la valorisation de l'urbain

Les pratiques des lieux des jeunes de cette mouvance dessinent des différenciations constitutives d'un « nous » et d'un « eux ». Leurs critères de classement s'organisent selon une homologie espace/temps et renvoient à une valeur-étalon qui est la modernité. C'est ce qui leur permet de se considérer comme étant « en avance » sur les autres, cette conception renvoyant à des éléments bien particuliers.

En fait, pour ces jeunes, le référent central en France est la région parisienne, avec pour centre Paris, considérée comme pôle de la modernité parce que tout ce qui est nouveau, selon eux, s'y trouve en priorité. Lorsqu'ils parlent de Paris, ils y intègrent souvent les banlieues proches. Leur topographie de la ville correspond au réseau des transports en commun.

Ils fréquentent surtout certains endroits qui correspondent aux stations de la ligne « A » du RER (reliant Cergy à Paris) et qui sont La Défense, Étoile, Auber, Châtelet-les-Halles. Ces points d'attrait maximal constituent la référence principale lorsqu'ils parlent de Paris. Le reste de la ville, même s'ils connaissent ou fréquentent de temps à autre d'autres endroits, est peu présent. Ils parlent des lieux en termes de stations de métro ou de RER, nomment rarement les rues et n'ont qu'une idée confuse des arrondissements. Leurs repères dans la ville ne sont ni les monuments ni la Seine, mais tel magasin de vêtements ou de disques, tel McDonald ou tel cinéma.

Leur connaissance du tissu urbain est en rapport avec des intérêts et des pratiques spécifiques qui, comme pour chaque individu, circonscrivent des parcours et des espaces extrêmement limités dans la ville. Leur fréquentation de la ville répond à différents critères, dont un certain nombre ont à voir avec le fait de s'identifier à la mouvance *hip-hop*.

Par exemple, aux Halles se trouve un magasin de disques spécialisé uniquement dans le rap, où les jeunes se rendent régulièrement pour se tenir au courant des nouveautés. Le rayon de la FNAC des Halles est également particulièrement bien fourni et je les y ai d'ailleurs rencontrés souvent. La FNAC n'a ouvert un magasin à Cergy qu'en 1995 et il est beaucoup plus petit. Pour les mêmes raisons, ils se rendent évidemment aussi à Virgin sur les Champs-Élysées où, d'ailleurs, l'un d'entre eux qui faisait partie du groupe de rap de Souleymane s'est fait embaucher. Aux Halles se trouve également un

studio d'enregistrement que le groupe de rap de Souleymane utilisait régulièrement.

En plein lieu public et en même temps un peu à l'écart de la foule, il y a un endroit à l'intérieur du nouveau Forum des Halles que des danseurs de *hip-hop* ont accaparés et où certains de Cergy-Saint-Christophe, comme Moussa, vont régulièrement s'entraîner. C'est dans une sorte de renforcement entre les escaliers à côté des cinémas et de la piscine des Halles.

Enfin, toujours dans ce quartier-là, nombreuses sont les boutiques spécialisées dans le genre de « fringues » qu'affectionnent particulièrement ces jeunes. Certaines boîtes situées à proximité font également des après-midi ou des soirées consacrées au *hip-hop* à l'occasion desquelles ceux qui s'adonnent à la danse peuvent se produire. C'est également le cas à La Défense, où se trouve une très grande boîte, le « Midnight Express », qui est fréquentée par des amateurs de ce genre de musique venant de toute la région parisienne. Paris est donc considérée comme l'endroit privilégié du développement de la mouvance *hip-hop* et sa proximité de Cergy (45 minutes par le RER) permet aux jeunes de pouvoir suivre les évolutions de leur mouvance.

Car pour être dans le coup, il faut pouvoir se procurer certains enregistrements, certaines « fringues », fréquenter certains lieux où se font et se défont les tendances du mouvement. Pour ces jeunes, la référence centrale et valorisée est donc Paris. La province est considérée comme éloignée de cette modernité qu'ils définissent comme un monde fait de changement, de rapidité, de mobilité et de débrouillardise. Il est intéressant de voir qu'ils reprennent à leur compte ce vieux clivage de Paris et de la Province, suivant lequel, pour les Parisiens, ce qui se passe en dehors de Paris ne peut être que de peu d'importance.

Ainsi, Souleymane situe les groupes de rap français en fonction du lieu de résidence de leurs membres. Il dénonce, chez les groupes non parisiens, un certain provincialisme et des particularités locales, par exemple « l'accent du Sud », qui, selon lui, passeraient mal auprès des amateurs de rap de la région parisienne.

Toujours selon ce principe de valorisation de la modernité, la campagne apparaît, aux yeux de ces jeunes, comme ce qu'ils déprécient le plus, la campagne étant perçue comme un monde traditionnel par opposition au monde urbain novateur. Ils n'ont jamais été à la campagne ; ils ne la connaissent que par ce qu'ils en ont vu à la télévision. Elle représente pour eux le pôle le plus répulsif,

car elle est associée à ce qui est le plus en retard sur leur échelle du temps. Donc toujours selon cette homologie espace/temps, le village signifie pour eux archaïsme et ils attribuent aux paysans toutes sortes de caractéristiques négatives. Les paysans, véritables figures repoussoirs, sont présentés comme figés dans un espace et dans un temps reculés, en dehors de toute évolution. Ils reconstruisent en fait la figure classique du « péquenot », incarné pour eux par le personnage du « Breton ».

Allant de pair avec la valorisation de la vie citadine, la nature non seulement ne présente pas d'attrait à leurs yeux mais leur inspire bien souvent des sentiments de crainte. Quand ils en parlent, c'est souvent en termes de catastrophes. Ce sont en fait les images de la télévision sur les incendies d'été, les inondations, les cataclysmes divers qui président à leur vision de la nature. Ainsi, loin de l'émerveillement devant la nature ou de l'idée de bien-être, de ressourcement ou d'authenticité en vigueur dans d'autres milieux, la vision qu'ils en donnent, extrêmement négative, est celle d'un univers sinistré : « Dans le midi pendant l'été, t'entends souvent parler d'orages et puis aussi le feu dans la forêt, obligé de dégager les gens dans leur habitation. Tu te rends compte, tu vois ta maison brûler », me dit Fredy qui n'aime ni aller à la campagne ni à la montagne et qui craint d'aller visiter les Antilles, d'où il est originaire, parce que c'est entouré d'eau.

Ils construisent donc bien un « univers paysan » archaïque, essentiellement à partir des médias, comme ce qui leur est le plus étranger. Cette mise à distance maximale est une façon de se produire, eux, comme « modernes », mais a aussi à voir avec l'idée qu'ils se font de leur acceptation.

Si l'urbain est fortement valorisé chez ces jeunes, c'est parce qu'il leur permet, dans certaines circonstances, de se sentir à égalité avec tout un chacun, à travers la fréquentation de lieux d'animation et de consommation où s'effacent provisoirement la hiérarchisation sociale et la désignation. Lorsqu'ils ont délaissé les pratiques systématiques de sortie en groupe, ils apprécient se retrouver dans la situation du passant, du badaud, du consommateur qui se fond dans la foule. L'anonymat n'est pas vécu comme un manque de relations, mais comme ce qui permet un être-ensemble fondé sur une supposée égalité de chacun. Du fait qu'à la ville, on ne prête pas plus attention à l'un qu'à l'autre, ils peuvent sentir qu'ils y ont leur place¹⁷.

17. Y. Grafmeyer et I. Joseph ont mis en évidence, à travers des textes de l'École de Chicago, l'importance d'une forme de sociabilité urbaine distincte des formes traditionnelle,

A contrario, ces jeunes font part de la façon désagréable dont ils ressentent les regards quand ils se rendent dans des lieux qu'ils qualifient de « réservés » ou de « restreints », où, selon eux, les gens n'ont pas l'habitude de voir des individus à la peau noire. Ce sont en particulier les regards des adultes, les « pères de familles », les « vieux » qui les mettent mal à l'aise. C'est en partie pour cela qu'ils ont une vision négative de tout ce qui n'est pas la région parisienne et, même à l'intérieur de celle-ci, des quartiers où l'on rencontre peu de monde et peu de jeunes dans les rues. Cela vient renforcer les raisons évoquées plus haut pour expliquer leur faible attirance pour les provinces et les campagnes françaises. Ils recherchent donc essentiellement des univers urbains aux foules denses et aux allures cosmopolites.

Ce critère d'anonymat rejoint en fait leur valorisation de la modernité envisagée comme susceptible d'instaurer des brassages de populations et de créer des conditions d'acceptation qui leur seraient plus favorables. Ils opposent la modernité à une société traditionnelle incarnée, à leurs yeux, par les villes de province et les campagnes, où la figure de l'étranger leur serait très fortement renvoyée et où ils se sentiraient considérés comme des intrus. S'ils font souvent référence au « Breton », c'est qu'il constitue pour eux le symbole d'une France attachée au terroir, repliée sur elle-même et où ils sentent qu'ils n'ont pas de place.

Les lieux où ils se sentent bien sont donc ceux qui ne présentent pas de caractéristiques renvoyant à une identité régionale. Ce sont des endroits au premier abord assez semblables d'une région ou d'un pays à l'autre et dont la spécificité est justement d'être peu singuliers et de sembler n'être attribués à personne en particulier, ceux que Marc Augé qualifie de « non-lieux » (Augé 1992).

Mais cet exemple fait bien ressortir que cette notion est bien à considérer comme renvoyant avant tout au *rapport* que des individus entretiennent avec des espaces plus qu'à des espaces concrets. Car dans ce cas précis, les lieux présentés par Marc Augé comme exemples de non-lieux (moyens de transport, gares, parcs de loisirs, grandes surfaces, etc.) sont justement ceux que ces jeunes fréquentent en priorité, qu'ils valorisent et au travers desquels ils se reconnaissent.

familiale et villageoise et fondée sur le principe de « réserve » développé par Simmel (Grafmeyer et Joseph 1990).

On peut dire, dans un premier temps, que c'est la relative neutralité de certains lieux qui leur permet de les constituer en espaces d'appartenance. Par ailleurs, ces lieux ont tout de même des caractéristiques : ils appartiennent à un univers de technologie, de consommation, existant à une échelle planétaire mise en évidence à travers les images des médias. Leur fréquentation représente donc une façon de se positionner comme participant d'un monde dit avancé et à caractère universel.

Imaginaire social d'une monde planétaire

Dans cette géographie sociale, l'idée qu'ils se font de l'acceptation de leur couleur est en réalité une importante source de préoccupations. Avoir la peau noire est vécu par ces jeunes non seulement comme un handicap majeur au sein de la société française, mais est aussi souvent accompagné d'un sentiment très douloureux et d'une autodépréciation.

La question des rapports entre « Noirs » et « Blancs » est un thème central dans les compositions de rap des groupes locaux, comme dans celle de Souleymane qui s'intitule « Le pouvoir est trop fort » :

Tout homme a des droits, tout être a des droits de faire ce qu'il a envie, de faire ce que lui permet la loi, de penser, de bouger, d'exprimer ses opinions, de vivre librement et de choisir sa religion.

La justice des hommes est comme celle des animaux, le plus fort a raison et le plus faible a tout faux.

Tout faux.

On pense que les Blancs et les Noirs n'ont pas les mêmes niveaux, que le Blanc est le plus beau et que le Noir a le sang plus chaud que le Noir est un idiot et que le Blanc est un cerveau.

Tout faux.

Les hommes dans leur esprit ont vraiment tout faux, moi dans ma tête, dans mon esprit, tout est clair, tous les hommes sont égaux.

Ces jeunes ont en général tendance à faire une lecture de leur environnement social en termes de couleur de peau. Mais il est à souligner qu'ils donnent au signifiant « noir » des significations différentes selon le contexte. Ainsi, lorsque ces jeunes utilisent la dénomination « Noir » pour désigner une catégorie d'individus par rapport à l'ensemble de la société, cela renvoie à la marque d'une situation de domination. C'est-à-dire qu'ils

ramènent à un élément somatique ce qui est du registre d'un rapport social. Être Noir est un qualificatif utilisé pour désigner des individus confrontés à des situations où ils se sentent déconsidérés, rejetés, mis à l'écart, ce qui fait aussi que de jeunes « Blancs » qui partagent leur expérience peuvent se voir qualifier de « Noirs ».

Mais cette intériorisation du stigmate entraîne aussi des essais de redéfinition d'une appartenance collective dont le « Mouv' » a justement été, à un certain moment, une des expressions. De ce fait, lorsqu'ils classifient les différentes jeunesses de Cergy, « Renoï » renvoie alors à l'adoption d'un style, d'une façon d'être en rapport avec le rap et les États-Unis. Inversement, ce trait identificatoire ne fonctionne pas avec les jeunes Haïtiens du quartier qui sont restés extérieurs à ce mouvement. Ils affichent envers eux un certain mépris et les qualifient de « sauvages ». Selon eux, ils suivent les traditions des ancêtres ; ils les considèrent donc comme étant dans un modèle passéiste. Le rejet très marqué à leur égard est une façon de se démarquer de la génération précédente et de vouloir déjouer la déconsidération.

Les États-Unis représentent *la* référence en matière de modernité, ce sous différents aspects : urbanistiques, relatifs aux modes de consommation ou au développement technologique. Mais l'image mise en avant est surtout celle de certaines pratiques présentées à la télévision ou dans les films, où excellent, à leurs yeux, de jeunes Noirs américains, que ce soit comme sportifs ou comme créateurs du mouvement *hip-hop*. L'appropriation de certaines de ces pratiques est une façon de marquer leur appartenance à une modernité qui correspond à un univers juvénile des contemporains. Car ce dont il est question pour eux à travers l'adoption et l'interprétation de façons d'être et de faire venant de là-bas, c'est, d'une part, de se démarquer de leur famille et, d'autre part, d'inverser l'image du Noir associée dans les représentations prédominantes (auxquelles ils participent) au sous-développement, c'est-à-dire à des sociétés retardataires. S'ils s'identifient à certains jeunes Noirs américains, c'est donc parce que ceux-ci symbolisent, à travers la présentation qu'en ont donnée les médias, la possibilité d'accéder à une visibilité sociale, à une reconnaissance ou à une réussite sociale.

Ces figures de sportifs, de rappeurs, représentent donc pour certains jeunes de Cergy, à un moment donné de leur parcours, la possibilité de s'identifier à des formes de singularisation ou de réussite individuelle.

Se constitue donc un « univers de reconnaissance »¹⁸, qui fait référence à une représentation de la modernité conçue comme un monde planétaire et à une figure idéale de l'individu qui aurait toutes ses chances, quel qu'il soit, et qui ne devrait son accomplissement qu'à lui-même. C'est là un ensemble de conceptions qui ressemble étrangement au rêve américain...

18. Terme utilisé par Marc Augé pour parler de ces « totalités partiellement fictives mais effectives » qui ne sont pas l'apanage des sociétés lignagères ou primitives mais qui ont tendance à se constituer dans toute communauté de travail, de loisir ou d'opinion (Augé 1992, 1994).

Références

- Augé, M., 1992, *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris, Seuil.
- , 1994, *Le sens des autres. Actualité de l'anthropologie*. Paris, Fayard.
- Bayart, J.F., 1996, *L'illusion identitaire*. Paris, Fayard.
- Bazin, H., 1995, *La culture hip-hop*. Bruges, Desclée de Brouwer.
- Bloch, H., et A. Niederhoffer, 1958, *The Gang: a Study of Adolescent Behaviour*. New York, Philosophical Library.
- Cloward, R., et L. Olhin, 1960, *Delinquency and Opportunity*. New York, Free Press of Glencoe.
- Cohen, A. K., 1955, *Delinquent Boys*. New York, Free Press of Glencoe.
- Dufresne, D., 1991, *Yo! Révolution rap : l'histoire, les groupes, le mouvement*. Ramsay.
- Gandoulou, J. D., 1989, *Dandies à Bakongo. Le culte de l'élégance dans la société contemporaine*. Paris, L'Harmattan.
- Grafmeyer, Y., et I. Joseph, 1990, *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*. Paris, Aubier.
- Lapassade, G., et P. Rousselot, 1990, *Le rap ou la fureur de dire*. Paris, L. Talmart.
- Miller, W. B., 1958, « Lower Class: a Generating Milieu of Gang Delinquency », *Review of Social Issues*, XIV.
- Milliot, V., 1997, *Les fleurs sauvages de la ville et de l'art. Analyse anthropologique de l'émergence et de la sédimentation du mouvement hip-hop lyonnais*. Thèse de l'Université Lumière Lyon 2.
- Mauger, G., et C. Fosse-Poliak, 1983, « Les loubards », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 50 : 49-67.
- Saint-Pierre, C., 1999, « Cergy ville bien dans son temps » ou bien de son temps ? *Fabrication de la ville et logiques sociales dans un secteur de ville nouvelle*. Thèse, Paris, EHESS.
- Schwartz, O., 1990, *Le monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord*. Paris, Presses universitaires de France.
- Sennet, R., 1992 [©1990], *La ville à vue d'œil*. Paris, Plon.
- Vulbeau, A., 1992, *Du tag au tag*. Bruges, Desclée de Brouwer.o